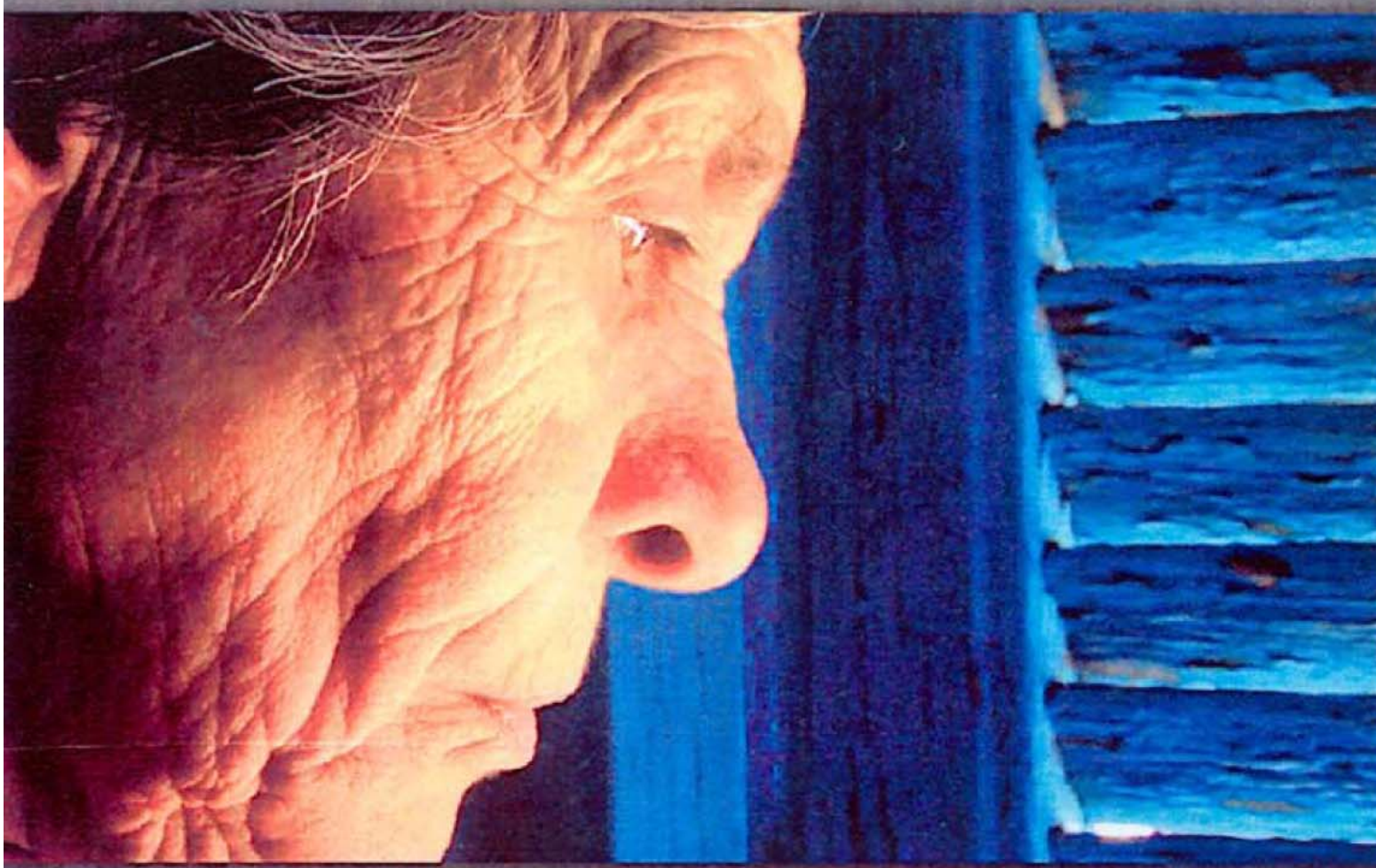


UN FILM DE OLFA CHAKROUN
DIONIGI ALBERA



La Maison d'Angela

IMAGE: AMIN MESSADI, SOFIENE EL FANI
SON: NIZAR NAJJAR - MONTAGE: INÈS CHÉRIF
MIXAGE: AHMED FERCHICHI
MUSIQUE: DIONIGI ALBERA ET PAOLO AIGOTTI

MAIL: ALBERA@MMSH.UNIV-AIX.FR - CHAKROUN_OLFA@YAHOO.FR

La maison d'Angela

Synopsis

A 73 ans la vie d'Angela change : elle attend de quitter définitivement sa maison située à La Goulette. Sa déchirure se croise avec les souvenirs intenses et bigarrés de son ancien quartier. Aujourd'hui la Goulette se démolit au rythme des instants suspendus de l'attente.

Le contexte

Ancien bastion de Tunis, La Goulette s'est développée à partir du XIXe siècle autour du port. Elle a été peuplée non seulement par des Tunisiens, mais aussi par des Italiens, des Maltais, des Français, des Juifs de différentes origines. Pendant au moins un siècle, cette ville portuaire a été marquée par un fort cosmopolitisme et par des relations intenses entre les diverses composantes de la population. Plusieurs formes d'échange ont également concerné la vie religieuse.

Après l'indépendance, les habitants d'origine européenne et les Juifs tunisiens ont massivement quitté La Goulette (et la Tunisie). Mais il en reste encore quelques-uns, qui ont choisi de ne pas partir. De l'époque du protectorat, on retrouve encore une église (toujours en fonction) dans un quartier qui s'appelle la « Petite Sicile », et des maisons anciennes qui appartenaient souvent à des Juifs.

Au cours des dernières années, La Goulette a profondément changé. Un nouvel urbanisme voit le jour, tandis que les démolitions bouleversent le tissu de l'habitat d'antan. Les traces d'une vie intense et bigarrée disparaissent les unes après les autres, effacées par des projets immobiliers décidés "d'en haut", sans aucune concertation avec les habitants. Sous couvert de l'intérêt général, la « réhabilitation » urbaine est asservie à des intérêts particuliers. Les classes populaires sont éloignées de la côte pour faire place à des immeubles de standing et à une chorégraphie artificielle pensée pour l'accueil des touristes.

L'intention

Le documentaire aborde la question de la préservation du patrimoine ordinaire, matériel et immatériel, légué par le passé multi-culturel et multi-religieux de la Tunisie (un thème qui trouve, bien entendu, des échos dans d'autres pays méditerranéens). Le film a été tourné en 2009 et en 2010, presque entièrement de manière clandestine. L'autorisation de tournage (que tout projet officiel de film devait demander au Ministère de la culture) dans ce cas n'aurait jamais été délivrée par les autorités. En effet, le sujet pouvait déranger. L'événement central qui ponctue la narration - la démolition progressive du Bratal, un grand bâtiment historique au cœur de La Goulette, avec l'expulsion de dizaines de familles - s'inscrivait dans une opération immobilière conduisant au cœur du régime, à l'entourage immédiat de l'ancien Président de la république. A la tête d'une « Association de Sauvegarde et de Rénovation de La Goulette » et en tant que maire de La Goulette, Imed Trabelsi, le neveu préféré - ou plutôt (selon des rumeurs plausibles) le fils secret - de la « Présidente », suivait de près cette affaire.

Le documentaire dresse le portrait d'Angela, une Italienne qui est née à La Goulette en 1936 et a toujours vécu au Bratal. En 2009, sa maison familiale est désormais condamnée à être démolie, dans le cadre des projets de « rénovation » urbaine. Angela a déjà déménagé ses meubles dans un appartement qui lui a été assigné ailleurs. Mais elle reste encore dans son ancienne maison, presque vide et entourée de ruines, face à la mer : jusqu'au moment où elle sera obligée de partir.

Les paroles d'Angela retracent l'histoire de sa famille (goulettoise depuis plusieurs générations) et décrivent les imbrications entre les populations disparates qui se sont longtemps côtoyées ici. Le film restitue la tonalité de la vie d'antan, qu'il s'agisse de certaines manifestations religieuses massives, comme la fête du 15 août, ou bien d'échanges plus

secrets, inscrits dans le vécu quotidien du voisinage. Il révèle également le désarroi d'une vie ordinaire, avec son fardeau d'histoire et de mémoires, meurtrie par des processus de transformation impitoyables.

La narration n'a pas pris la forme d'une enquête explicite, de type sociologique, ce qui aurait à coup sûr décrété l'impossibilité de montrer le film en Tunisie. Pour être militant, le film a dû ruser avec les interdits et naviguer à vue, en s'efforçant de capter un courant de sincérité dans les eaux troubles d'une société opprimée par la dictature. Il a choisi un registre minimaliste pour oser le maximum. Surtout, c'est le langage cinématographique qui s'est chargé ici d'exprimer l'indicible. Les paroles, les gestes et les silences d'Angela arrivent, bien plus qu'une dénonciation ouverte, à dévoiler l'arrogance du régime, matérialisée par les agissements du clan Trabelsi, qui avait fait de la banlieue nord de Tunis l'un de ses fiefs.

Le parcours

Présenté en compétition aux Journées Cinématographiques de Carthage en octobre 2010, *La maison d'Angela* a suscité l'attention de la presse tunisienne. Certains journalistes se sont saisis du film pour braver la censure et évoquer, dans les pages culturelles des journaux, les méfaits d'un urbanisme agressif et irrespectueux (dont les lecteurs avertis identifiaient parfaitement les acteurs tout-puissants...). D'autres projections publiques, en novembre et en décembre 2010, ont permis d'amorcer un débat public sur la tutelle des différentes facettes du patrimoine historique tunisien, à la veille de la Révolution qui allait mettre fin à la dictature et changer la physionomie du pays.

Extraits du dossier de presse

« Voici un documentaire qui, sans se jouer des émotions de ses personnages, arrive à vous décrocher une émotion très discrète alors que vous êtes assis sur votre fauteuil de spectateur. L'émotion que provoque *La maison d'Angela* de Olfa Chakroun repose sur ce triangle : la nostalgie d'une époque, une ville livrée aux caprices d'un nouvel urbanisme arrogant et la terrible solitude de la vieillesse. Ces trois axes s'entremêlent dans ce documentaire de 26 minutes avec un rythme bien maîtrisé et une image réussie qui prend le temps de raconter Angela et sa maison. Car au fur et à mesure de la progression, la maison d'Angela devient elle-même un personnage à part entière et qui tient la main de ce petit bout de femme de 75 ans qui ne s'est jamais mariée... qui n'a donc jamais eu d'enfants, qui n'a que sa maison pour mémoire et La Goulette pour histoire.

(...) On imagine le nombre d'heures passées à filmer Angela pour ce documentaire et à quel point il était difficile de sélectionner ces vingt-six minutes d'une mémoire certainement pleine de regrets et de colère. Le résultat est très touchant puisqu'on retient une sensation bourrée d'humanité avec juste assez d'amertume pour s'en souvenir » (Salem Trabelsi, *La Presse de Tunisie*, 20 octobre 2010)

« Le film est un témoignage sur ce que fut, à la Goulette, la Petite Sicile ou le Bratal, propriété du Baron d'Erlanger avant de devenir, à partir de 1972, celle de l'Etat. Aujourd'hui et depuis 2009, le quartier a été démoli pour laisser la place à de nouvelles résidences qui seront vendues au prix fort. Désormais, de la Petite Sicile ne subsistent que les tristes souvenirs d'Angela et de tant d'autres déplacés de force vers d'autres lieux sans histoire, sans mémoire... Le présent a eu -hélas- raison du passé...

La beauté du film réside dans le travail sur l'image et dans le choix de la musique. Olfa Chakroun et son équipe ont utilisé des ressources cinématographiques qui ont conféré au film une esthétique qui touche, qui émeut...Le jeu sur les sonorités, sur l'image (cadrage et différentes sortes de plans), sur la musique, sur l'ombre et la lumière sont autant d'outils d'expression cinématographique qui se sont substitués, par moments, à la parole...Un film-

poème, plein d'émotions et de sensibilité. C'est en cela qu'il est touchant. La poésie des moyens cinématographiques l'a emporté sur la simple parole. Le témoignage sur la destruction de la mémoire n'est pas porté simplement par le récit d'Angela mais surtout par le mouvement de la caméra, le son, la musique et par leur force à capter l'essentiel...C'est en cela que le cinéma devient lui-même témoignage et aussi et surtout...poésie. » (Noura Boursali, emarrakech.info ; cinematunisien.com)